POESIE

SOUVENIRS

Rien n'est plus beau que mon village,
Par un gai soleil de printemps,
Quand l'arbre et son premier feuillage,
Et le cœur son premier ramage,
Et le nid ses premiers serments.

Le voyez-vous sur la colline,
Assis autour du clocher gris ?
Un bruit,—c'est la cloche argentine,
L'angelus du matin l'incline
Et jette un chant de paradis.

Et là, voyez-vous la chaumière,
A côté d'un pommier en fleur ?
Des larmes mouillent ma paupière....
Qu'elle était bonne la fermière,
Dans cet asile du bonheur !

C'est le berceau de mon enfance,
Où j'ai vécu loin des cités,
Des passions ; la souvenance
Est la seule des voluptés.

Revis donc dans ma poésie,
O toi qui fis battre mon cœur,
Charmante retraite chérie,
Chaumière, ma première amie,
Où j'ai trouvé le seul bonheur....

J. B. Blatrix

Bruxelles, (Belgique) 1891.

LES QUATRE SAISONS

SOUVENT, frappé des beautés merveilleuses de la nature, alors que l'hiver couvrait les champs et les coteaux d'une neige floconneuse, ou que tout, la verdure et les plantes, renaissait sous les souffles légers du printemps, et aussi lorsque l'été donnait aux fleurs sa chaleur vivifiante et faisait chanter sous sa brise embaumée le feuillage et les buissons, ou que les feuilles étaient emportées au loin par le vent glacial de l'automne, j'aurais voulu avoir une plume brillante et habile pour décrire dignement cette richesse et cette variété de tons, de nuances, ces aspects différents et pleins d'attraits.

Aujourd'hui, bravant ma timidité, je viens, malgré la faiblesse de ma plume, essayer de rendre ou plutôt de donner une idée des beautés nombreuses et étranges, particulières aux quatre saisons de l'année.

LE PRINTEMPS

La froidure paresseuse
De l'yver a fait son temps ;
Voicy la saison joyeuse
Du délicieux printemps.

ANTOINE DE BAÏF.

Le printemps, c'est le réveil de la nature engourdie sous le manteau blanc et glacé de l'hiver, c'est la renaissance joyeuse des fleurs et des feuilles.

Les neiges fondent sous l'éclat d'un soleil ardent ; le frimas fuit et la douce rosée vient cacher dans le sein de la fleur ou poser délicatement sur la feuille nouvelle une perle liquide.

La verdure, foulée et meurtrie sous les pieds du sombre Hiver, repousse fournie et brillante ; la rose ne jette pas encore autour d'elle ses délicieux parfums, mais un arome prononcé s'étend dans la nature, en imprègne les arbres et les plantes.

Un vent frais caresse de son haleine la surface des lacs et agite les feuilles avec un doux bruissement.

Le ruisseau qu'une couche de glace avait arrêté dans son cours gracieux coule de nouveau ses eaux murmurantes ; les arbres, naguère nus et décharnés, se parent de riches ornements et s'enveloppent d'un vert manteau ; les oiseaux reviennent en peuplades nombreuses du pays du soleil et célèbrent la renaissance de la nature en des chants pleins d'harmonie et de douceur.

Le printemps a un aspect qui réjouit : notre âme s'était attristée à la vue de cette neige couvrant la nature comme d'un linceul et voilà que soudain le printemps, exhalant son souffle tiède et léger, a chassé cette neige, et apporté sur ses ailes la joie et l'espérance.

Ces feuilles nouvelles, cette verdure pleine de charmes, ces ruisseaux à l'onde limpide, ces champs couverts déjà d'une herbe nouvelle, cette apparence de gaîté répandue partout, portent dans le cœur de l'homme un sentiment indéfinissable de béatitude.

Le printemps, c'est cette jeune fille à la taille svelte et élégante, à la bouche gracieuse et pleine de sourires, aux yeux reflétant la candeur de l'âme, au teint plein de fraîcheur et à la joue vermeille ; elle n'a pas encore cette perfection des traits et ces contours gracieux de la femme, mais tout dans sa personne annonce sa beauté future.

L'ÉTÉ

Aimons ! prions ! Les bois sont verts !
L'été resplendit sous la mousse,
Les germes vivent entr'ouvertes,
L'onde s'épanche et l'herbe pousse.

VICTOR HUGO.

Un vent chaud et plein du parfum des roses souffle sur la campagne ; les arbres cachent sous leur épaisse ramure les chantres ailés.

Le ruisseau chante, le bosquet murmure, la fleur brille et l'oiseau module.

Le soleil répand avec profusion ses feux ardents ; la brise caresse avec volupté la luxuriante verdure et balance mollement dans les champs les tiges dorées ; le ciel, pur et bleu, ravit l'œil humain, et de toutes parts montent vers lui des chants d'amour, de mélodies touchantes, des parfums enivrants.

Dans les sentiers bordés de marguerites et d'aubépines, au milieu du silence d'une solitude aimée, l'amour vient souvent s'y promener et reviver sa flamme ardente.

Combien de choses peuvent se dire deux cœurs de vingt ans dans l'enivrement de cette nature riche et embaumée, au chant inspiré du rossignol caché sous la feuillée ? Et lui, ce chantre divin, seul entendra le doux bruit des lèvres échangeant la flamme qui les brûle et verra la tête de l'amante reposer avec abandon sur l'épaule de l'aimé ! O feuilles tremblantes, ô ramure mystérieuse, abritez ces amours, enveloppez-les de votre doux ombrage !

Quelle âme n'a pas été ravie des charmes d'une nuit d'été ? Qui n'a pas cherché ces heures de calme et d'abandon pour rêver ou pour pleurer ! N'est ce pas dans ce grand silence, enveloppant la nature de son voile, que le cœur soulage sa douleur et guérit sa blessure ? N'est ce pas en face de ce ciel étoilé que l'homme comprend sa destinée et sa mission ?

Par une de ces nuits claires et poétiques, qui n'aime alors à se laisser bercer mollement dans un léger esquif par les eaux tranquilles du lac ou la vague somnolente de la rivière ?

O petit canot, glisse sans bruit, rapide comme l'oiseau, sous les rayons pâles de l'astre des nuits ! Vole sur la surface de cette onde murmurante, vole vers les rives du pays des amours !

Et toi, rossignol aimé, donne dans le feuillage de ces notes si pures et si touchantes que la nature semble écouter dans un religieux recueillement, chante la tendresse et la joie ! Et vous, ô brises, agitez doucement les feuilles et caressez de votre souffle voluptueux la blanche marguerite et la rose tendre !

O nuits d'été, que vous êtes belles ! Que vous savez parler éloquemment de Celui dont le nom est synonyme d'Immensité !

Le jour, dans cette riante et chaude saison, a des charmes nombreux. Voyez ces laboureurs au bras vigoureux, à la jambe solide, au torse puissant et à la mine gaillarde conduisant d'une main sûre leur charrue dans les champs ; le soleil les brûle, le travail les fait suer, mais eux ils n'ont qu'une pensée : *Dieu et travail.*

Le soir, ils reviendront, gais et pleins de chansons ; ils recevront dans leurs bras et embrasseront d'un gros baiser qui une mère, qui une femme jolie et robuste, qui des enfants, des gars joufflus, la bouche pleine de sourires.... et de sucre.

Heureux paysans ! vous ne connaissez pas les angoisses, les inquiétudes, les déceptions, les souffrances qui accablent le citadin ! Vous êtes pleins de joie et d'espérance, parce que vous n'avez pas ces soucis de la veille, ces craintes de l'avenir qui nous tuent, nous, gens des villes ! Restez dans vos campagnes ! Ne venez pas respirer l'air infect, et salir vos pieds de la boue immonde de cet amas confus de maisons grandes ou petites, riches ou pauvres, qu'on appelle Cité !

Ecoutez le ruisseau chanter dans la prairie ! Voyez les vallons frissonner sous leur épais manteau de verdure ! Admirez ces cieux tout ruisselants d'or ! aspirez cet atmosphère embaumé, et ces aromes exquis qui s'exhalent des jardins ! Jouissez avec abandon des charmes et des voluptés de cette saison brûlante, de cet Eté joyeux et aimé.

L'AUTOMNE

C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

(LAMARTINE).

Accomplissant les brillantes promesses du Printemps, l'Automne laisse échapper sur la terre de ses mains bienfaisantes une pluie intarissable de mille fruits divers ; de sa mamelle gonflée jaillit une source divine, une liqueur vermeille dont s'abreuveront avec transport les mortels heureux.

Pleine de complaisance, la déesse Automne porte dans la chaumière du pauvre comme dans le palais du roi la joie et l'abondance, et ses dons multiples s'étendent à tout ce qui dans la nature vit et agit.

Partout dans les vastes vergers remplis d'arbres aux fruits succulents et dans les champs couverts d'épis dorés se pressent des moissonneurs anxieux de recueillir les délicieux appâts que l'automne a répandus libéralement par toute la contrée ; les jeunes filles et les jeunes gens s'en vont glaner, aux sons d'instruments variés et la bouche pleine de chansons et d'amoureux propos, les épis oubliés et en forment des faisceaux dorés qu'ils emportent triomphalement au village

Ce n'est en tous lieux qu'une expansion de gaieté vraiment étrange : on sent le soleil perdre de plus en plus sa chaleur vivifiante, et l'on voit les feuilles jaunir et se détacher de l'arbre qui les a vus naître, sous l'action funeste d'un vent glacial, et pour combattre cet envahissement invincible de la tristesse, la nature semble raviver tout ce qu'elle a de joyeux en elle.

Celle ci possède encore le vert brillant de l'Eté et même les beaux couchants, mais des teintes flétries viennent bientôt se mêler à ces couleurs aimées ; le ciel perd cette pureté, ce bleu intense qui nous ravissait d'admiration ; l'oiseau, caché dans le taillis, ne donne plus de ces douces modulations, de ces trilles charmants que venait écouter avec ivresse la jeune fille au cœur blessée ! la verdure est sans éclat, sans mollesse, et les arbres se dépouillent comme à regrets de leurs riches ornements.

Toi, pauvre feuille flétrie, où vas-tu ? Pourquoi aller si tôt mourir sur le pâle gazon ? Pourquoi quitter cet arbre où tu te balançais mollement au gré des vents ?

Si fraîche au mois de mai ! faut-il que la froidure
Te laisse à peine encore un incertain moment !

(MERCŒUR).